



LA CHRONIQUE DE BRUNO DE CESSOLE



PATRICK INFRASTE

LE DÉSABUSEMENT ALLÈGRE D'UN DISCIPLE DE CIORAN

Sous le titre *la Vie des hommes*, l'essayiste Olivier **Bardolle** dresse l'inventaire clinique de la fin d'un monde et interprète l'apparition d'une nouvelle humanité, celle d'après l'Histoire.

L'homme, cet animal qui remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il descendrait, non du singe, mais du coelacanthé, aux dires de certains savants, est en train de disparaître. Je veux parler de l'homme que nous avons connu, celui que Via-latte a immortalisé dans ses chroniques et Chaval dans ses dessins, attendant l'autobus et arborant son chapeau mou, l'expression résignée du condamné à mort en sursis. Cet homme historique, qui bricolait dans l'incurable et l'éphémère depuis des millénaires et s'accommodait de sa condition sans songer que les frontières biologiques seraient un jour transgressées, a muté depuis une décennie. A la source de cette mutation anthropologique, osons un gros mot, la conjonction de l'avancée des nouvelles technologies et des ultimes convulsions de l'Histoire. L'humanité est désormais entrée dans une nouvelle ère transhumaine, ou posthumaine, caractérisée par l'effacement des identités et des différences, les exigences niveleuses de la mondialisation et l'irruption des manipulations génétiques en tout genre. Sur les ruines des traditions et des singularités obsolètes, nous assistons à l'émergence d'un « *brave new world* » peuplé d'individus interchangeables adorant leur servitude volontaire. A rebours des théories d'Huntington sur les risques d'un conflit de civilisations de nature religieuse, ce n'est pas l'impérialisme islamiste, combat d'arrière-garde, qui risque de convertir ou d'assujettir les nouvelles générations d'Occidentaux, mais bien un nihilisme doux-cereux d'inspiration bouddhique, prônant le pacifisme, la négation du désir, l'impermanence et le « lâcher-prise ». « *La dissolution comme solution, telle*

est bien la volonté secrète qui sous-tend les faits et gestes des Occidentaux qui, fatigués d'eux-mêmes jusqu'à la nausée, n'aspirent plus qu'à se débarrasser une fois pour toutes de leur responsabilité historique. C'est ainsi que la vie des hommes, telle que nous la connaissons depuis quelques milliers d'années, est en train de prendre fin pour laisser place à autre chose [...] Une Apocalypse lente, parée de toutes les vertus et auréolée du nom de Progrès. »

Tel est le constat clinique dressé par l'essayiste Olivier Bardolle au fil de ses écrits depuis une quinzaine d'années. Publicitaire, passé par l'industrie du cinéma, et aujourd'hui éditeur, cet esprit iconoclaste, lecteur attentif de Schopenhauer, Cioran, Debord, Baudrillard, Houellebecq et Muray, est un composé de situationniste et de réactionnaire, paradoxe qui n'étonnera que les nigauds. Décortiquant la presse et les revues spécialisées, compilant statistiques et « petits faits vrais », il s'est attelé à une entreprise de déchiffrement du nouveau monde en voie de surgissement, en recourant à toutes les grilles d'interprétation, politiques et économiques, sociologiques et psychanalytiques, voire littéraires, à sa disposition. Convaincu que c'est « *une grande indécence d'écrire* » et qu'il faut donc être économe de sa prose, Olivier Bardolle compose de brefs « *précis de décomposition* » où il dissèque le corps malade de la société contemporaine, crève les abcès, dégonfle les baudruches, démystifie les illusions, avec une lucidité implacable et le désabusement allègre d'un disciple de Cioran. Délires de la volonté de puissance, vertiges de la sagesse, extases de l'amour, ivresses de la foi, tous les opiums ordinaires des peuples sont scrutés sous sa plume avec une ironie dénuée

de malveillance. Car, moins désespéré que Muray, Bardolle croit encore à la possibilité de survivre à notre modernité décadente, à la résurrection des hiérarchies verticales et à l'épuisement de cette mine sans fond qu'est la bêtise des bien-pensants, de ces « derniers hommes », veules et repus, dont Nietzsche prédisait l'avènement catastrophique. Contre la politique résignée du « chien crevé au fil de l'eau », il veut se persuader qu'il est encore loisible de sauver quelque chose de notre vieille civilisation, dans le naufrage annoncé de ses valeurs et de ses traditions. Pour l'édification

improbable des nouvelles générations, il a réuni en un gros volume, sous le titre de *la Vie des hommes*, une demi-douzaine de ses essais, *Des ravages du manque de sincérité dans les relations humaines*, *Petit traité des vertus réactionnaires*, *la Vie des jeunes filles*, *L'Agonie des grands mâles blancs sous la clarté des halogènes*, *la Littérature à vif*, et *le Monologue implacable*. Précédés d'un prologue inédit, « Le délicieux vertige de la dissolution », ils constituent à la fois une précieuse grille de lecture du monde où nous vivons, un inventaire anthume de celui que nous avons perdu, et une satire réjouissante de la « mondialisation heureuse ». Dieu merci, Olivier Bardolle ne propose pas de solutions et ne délivre pas d'ordonnance. Il ne prétend pas nous guérir de l'inconsolable, mais se contente, sans pathos ni effets de manche, de nous faire regarder en face le principe de réalité que les politiques et les marchands d'illusions de toutes sortes s'emploient à escamoter en prestidigitateurs plus ou moins convaincants. Revendiquant « une pensée de combat, une pensée fractale, explosive, que l'on jette devant soi telle une grenade défensive, pour nettoyer le terrain, avec des éclats d'insolence, des tronçons de lucidité, des éclairs de poésie ». Ultime allumeur de réverbère, veilleur de nuit insomniaque, l'auteur de *la Vie des hommes* réveille à coups de gifles les somnambules, les moribonds, les apathiques, les capitulaires, et les surnuméraires de l'Histoire que nous sommes devenus. Plus amère est la potion plus salutaire est le remède, assure un proverbe latin. Efforçons-nous d'y croire. ●

A lire *La Vie des hommes* d'Olivier Bardolle, L'Éditeur, 796 pages, 20 €.

Vers une posthumanité Fondée, notamment, sur l'éradication des identités et des différences, la postmodernité est à l'origine d'une mutation anthropologique inédite, en train d'accoucher d'individus normalisés, interchangeables, adorant leur servitude volontaire, à l'image de ces robots fabriqués par Honda.

« Une Apocalypse lente, parée de toutes les vertus et auréolée du nom de Progrès », écrit Olivier Bardolle.

